

ROUSSEAU, François, *La croix et le scalpel. Histoire des Augustines et l'Hôtel-Dieu de Québec (1639-1989)*. Tome 1 : 1639-1892. Sillery, Éditions du Septentrion, 1989. 454 p.

Gilles Janson

Volume 44, numéro 3, hiver 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304915ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304915ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Janson, G. (1991). Compte rendu de [ROUSSEAU, François, *La croix et le scalpel. Histoire des Augustines et l'Hôtel-Dieu de Québec (1639-1989)*. Tome 1 : 1639-1892. Sillery, Éditions du Septentrion, 1989. 454 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44(3), 446–449. <https://doi.org/10.7202/304915ar>

ROUSSEAU, François, *La croix et le scalpel. Histoire des Augustines et de l'Hôtel-Dieu de Québec (1639-1989)*. Tome 1: 1639-1892. Sillery, Éditions du Septentrion, 1989. 454 p.

François Rousseau nous avait déjà offert un ouvrage de grande qualité, bien documenté et fort bien écrit: *L'œuvre de chère en Nouvelle-France. Le régime des malades à l'Hôtel-Dieu de Québec*. On retrouve dans *La croix et le scalpel* qu'il vient de publier, le même talent que dans l'œuvre précédente et nous avons eu un grand plaisir à lire ce livre. L'auteur nous montre l'évolution de deux institutions souvent confondues: l'Hôtel-Dieu de Québec et la communauté qui l'administre, les Augustines de la Miséricorde de Jésus. Cette publication est le fruit d'une commande des Augustines pour souligner le 350^e anniversaire de leur arrivée en Nouvelle-France. Contrairement aux œuvres de ce genre souvent laudatives, le livre de François Rousseau est critique tout en évitant le piège de l'anticléricalisme, et s'inscrit dans l'histoire des mentalités pratiquée par Philippe Ariès, Alain Corbin, Jean Delumeau et plusieurs autres historiens français. Très braudélien, il insiste sur «les

rapports dialectiques entre les permanences, les pesanteurs de l'histoire, les sédiments du temps et les mouvances, les ruptures, les mutations...» (p. 8).

Nous assistons d'abord à la fondation de l'hôpital en 1639. Résultat de l'élan mystique d'une petite élite laïque et religieuse française du début du XVII^e siècle, cette institution se veut missionnaire. Comme le souhaitent les autorités coloniales de l'époque, elle doit participer à l'évangélisation, la sédentarisation et l'assimilation des Amérindiens, mais cette politique est rapidement mise en échec, ce que la destruction de la Huronie viendra confirmer. Dès ses débuts, l'établissement devra donc se chercher une autre vocation pour assurer sa survie. L'hôpital reçoit dorénavant colons, matelots et soldats. Rousseau montre bien les relations que tissent la communauté des Augustines et l'Hôtel-Dieu avec la société qui les environne, et les influences qui façonnent leur évolution. Il nous met en garde contre la tentation d'imaginer l'hôpital avec nos yeux du XX^e siècle, lieu où le «patient» est soumis au diktat du médecin. Chez les Augustines, le malade est plutôt perçu comme un membre souffrant de l'Église. Tout en assurant le soin de son corps, les religieuses misent sur le salut de son âme: «soigner relève de la vocation et du don aux autres» (p. 21). Dans ce contexte, le secours aux agonisants acquiert une importance primordiale; l'existence du pauvre malade permet le salut du riche grâce à l'aumône.

La médecine n'était pas absente de l'univers hospitalier des XVII^e et XVIII^e siècles. Le malade, après recommandation du médecin, avait accès à une thérapeutique et à des soins de qualité. Fort bien nourri (le principal poste de dépense de l'Hôtel-Dieu demeure pendant plus de deux cents ans celui consacré à la nourriture) et pouvant compter sur les meilleurs chirurgiens et médecins de la colonie, il avait neuf chances sur dix de retourner guéri chez lui. Ce pourcentage de réussites diminue cependant au début du XIX^e siècle alors que les conditions de vie se détériorent. Ce taux de succès s'explique en partie par le refus d'accepter dans les salles de l'hôpital les contagieux, les incurables ainsi que les enfants, victimes d'une mortalité élevée. Très galénique, la médecine de l'époque tentait de rétablir l'équilibre des humeurs par des saignées, des lavements et des purgations. Des opérations, pour la plupart mineures, y étaient aussi pratiquées. Les médecins et les chirurgiens des XVII^e et XVIII^e siècles ne collent pas tous au portrait du Diafoirus décrit par Molière. Michel Sarrazin, pour n'en nommer qu'un, opère Marie Barbier de l'Assomption atteinte d'un «cancer» au sein droit. Cette religieuse pourra encore pendant 39 ans témoigner de l'habileté du chirurgien.

Cet hôpital fut pendant longtemps le seul à desservir la population de Québec et de ses environs. Il existait bien l'Hôpital Général, mais ce dernier jouait plutôt le rôle d'une «maison d'enfermement» pour les orphelins, les vieillards, les vagabonds, les personnes «dérangées dans leur esprit» et les incurables. L'Hôtel-Dieu n'a rien des centres hospitaliers modernes avec leurs nombreuses chambres et leurs unités spécialisées: il abrite deux grandes salles où sont logés les malades; l'une pour les femmes et l'autre pour les hommes, qui peuvent tout au plus recevoir 25 personnes chacune. C'est dans ces salles, en présence des malades, que s'effectuent les opérations. Les épidémies, les guerres et l'arrivée de navires, souvent chargés de passagers

affaiblis par une longue traversée dans des conditions hygiéniques déplorable, obligent les hospitalières à transformer tous les locaux disponibles en salles de malades, et soumettent le personnel à un travail excessif et aux dangers de la contagion. Dans ces moments dramatiques, les décès parmi les religieuses, les infirmiers et même les médecins et chirurgiens sont fréquents.

Rousseau nous montre que, malgré le rigorisme qui accompagne la contre-réforme et qui met l'accent sur l'indignité de l'homme, les religieuses, guidées par les règles de Saint-Augustin, conservent en partie un humanisme issu de la spiritualité médiévale, qui tempère bien des comportements. Contrairement à ce que pourrait nous faire croire l'obligation de la clôture, ces religieuses s'impliquent dans la société qui les environne. Elles se découvrent des talents d'administratrices leur permettant de surmonter les crises financières et les problèmes de recrutement les plus graves. Malgré un certain courant historiographique qui véhicule l'image de femmes soumises, la lecture de ce livre nous fait découvrir des femmes qui n'hésitent pas à recourir au soutien du contrôleur de la marine pour s'opposer à une décision de Mgr de Pontbriand qui, selon elles, aurait pour effet de «faire vivre les religieuses aux dépens des pauvres» (p. 162).

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'émergence de l'Église comme l'une des grandes forces de la société et l'apparition d'une médecine plus assurée de ses pouvoirs et de ses savoirs allaient transformer les règles du jeu. En 1825, l'ouverture du nouvel Hôtel-Dieu marque les débuts de véritables services de médecine et de chirurgie; débuts bien modestes en vérité, mais le mouvement est lancé et ne s'arrêtera plus. Les médecins sont maintenant plus présents dans les locaux de l'hôpital et, fait nouveau, ils sont accompagnés d'étudiants venus assister aux enseignements donnés au chevet des malades. Il n'y a cependant pas de rupture avec le passé; le poids de la tradition donne aux contemporains une image de continuité. En 1848, malgré l'augmentation de la population et le débarquement annuel dans le port de Québec de dizaines de milliers d'immigrants souvent porteurs de maladies, l'Hôtel-Dieu n'offre que 46 lits et les religieuses ont toujours le dernier mot à dire dans son administration. Même le laboratoire établi vers 1882-1883 paraît bien modeste, l'ensemble des instruments qui le composent logeant en entier sur le rebord d'une fenêtre! Rousseau parle d'«institution en transition» (p. 216) où se confrontent plusieurs discours: celui d'une Église triomphante qui envahit l'ensemble du champ social et qui «voit dans l'hôpital une institution avant tout religieuse et charitable» (p. 215); celui d'une médecine à la recherche d'une clientèle et d'un lieu de formation; celui de l'État qui, ayant investi des fonds dans la construction du nouvel hôpital, «hésite maintenant entre l'intervention et le laisser faire» (p. 215).

Dans les années 1850, l'hôpital augmente ses capacités d'accueil et les conditions d'hébergement s'améliorent. L'industrialisation et l'urbanisation transforment les rapports sociaux et influent sur les mentalités. Les solidarités traditionnelles s'effritent. Le confort individuel devient une valeur qui influence l'aménagement de l'Hôtel-Dieu. À mesure que nous avançons dans le siècle, l'emprise du médecin sur le malade s'accroît. Ce dernier, soigné gratuitement, «devra se plier aux exigences de la clinique et servir par là la

société» (p. 253). En 1847, la création du Collège des médecins et chirurgiens du Bas-Canada vient conforter le pouvoir de la profession médicale. En 1855, le rôle de l'Hôtel-Dieu comme lieu d'enseignement médical se voit confirmé et amplifié par son affiliation à la nouvelle Université Laval. L'emprise de la médecine sur l'ancienne institution est toutefois graduelle. Dans les années 1860-1880, les spécialités médicales apparaissent. De nouveaux instruments et de nouvelles techniques améliorent la qualité des interventions. L'antiséptie, l'aseptie, et des anesthésiques comme l'éther et le chloroforme, augmentent les chances de réussites lors d'opérations de plus en plus complexes. Les découvertes pasteurienues décupleront l'illusion des médecins de vaincre un jour la maladie.

Pendant ce temps, la communauté des Augustines reste attachée au mode de vie traditionnelle. Les religieuses doivent néanmoins adapter leurs interventions auprès des malades pour se conformer aux directives des médecins. Cette situation est parfois source de frictions; lentement mais sûrement, leur pouvoir s'amenuise. En 1885, elles perdent «l'initiative du choix des praticiens de leur hôpital» (p. 277). C'est désormais l'Université Laval qui exercera ce droit, sujet par ailleurs à l'approbation de la communauté. Du côté de l'Église, de plus en plus ultramontaine en cette deuxième moitié du XIX^e siècle, le pouvoir exercé par l'évêque se fait tatillon. A travers une étude minutieuse des notices biographiques, François Rousseau nous montre le changement de mentalité des religieuses. Auparavant profondément engagées dans leur siècle et faisant preuve d'un esprit d'indépendance face aux autorités civiles et ecclésiastiques, elles en arrivent, au tournant des années 1860, à s'exclure de la société, vivant dans un «univers feutré (...) teinté d'infantilisme» (p. 344) et de mièvreries. Pouvait-il en être autrement alors que le clerc et le médecin s'emparaient des pouvoirs dans le but de contrôler et de standardiser les pratiques sociales?

Ce bref résumé ne rend pas pleinement justice à ce livre foisonnant de faits et basé sur une exploitation intelligente des archives disponibles. Les passionnés d'histoire religieuse, d'histoire de la médecine et d'histoire des mentalités y trouveront leur compte; les adeptes d'histoire institutionnelle y découvriront un modèle; et grâce aux notes abondantes placées à la fin du volume les sceptiques pourront vérifier les affirmations de l'auteur. Une solide bibliographie et un index général augmentent l'intérêt de l'ouvrage. C'est donc avec impatience que nous attendons la parution du deuxième tome.